



LIBRETTO

CHARLOTTE
PERKINS GILMAN

LA SÉQUESTRÉE

Traduit de l'anglais (États-Unis)
et postfacé par
DIANE DE MARGERIE

Avant-propos de
LÉONOR DE RÉCONDO

 LIBRETTO

Titre original :
The Yellow Wallpaper

© Éditions Phébus, Paris, 2002, pour la traduction française.

I.S.B.N. : 978-2-36914-592-9

Les thèmes développés par Charlotte Perkins Gilman dans ce livre sont au cœur des enjeux contemporains pour les femmes : la liberté de mouvement, la création, la maternité.

L'autrice écrit cet ouvrage en 1890, alors qu'elle traverse une grave dépression. C'est par le prisme d'une fiction à la première personne qu'elle dénonce la manière dont les femmes étaient maintenues « séquestrées » mentalement, empêchées de travailler et de s'exprimer, taxées d'hystériques quand la mélancolie les assaillait.

La puissance de la forme, la solitude qui émane du texte, mais aussi la description de la folie qui ronge l'esprit de cette femme, sont bouleversantes. Elle rampe au propre comme au figuré, et nous avec elle.

LÉONOR DE RÉCONDO

C'est très rare que des personnes ordinaires comme John et moi-même louent pour l'été une demeure ancestrale.

Une demeure qui rappelle les maisons coloniales, un domaine héréditaire ; j'irais jusqu'à dire une maison pleine de fantômes, capable de vous soulever au pinacle de la béatitude romantique. Mais voilà qui serait trop exiger du destin !

Pourtant, j'affirme hautement qu'il y a ici quelque chose d'étrange.

Sinon, pourquoi serait-elle, cette maison, si peu chère ? Et pourquoi est-elle restée vide si longtemps ?

John se moque de moi, bien sûr, mais à quoi d'autre s'attendre dans un mariage ?

John est pragmatique à l'extrême. Il n'a aucune patience à l'égard de la foi, éprouve une répulsion intense envers la superstition, et

il se gausse ouvertement de tout ce qui n'est pas tangible, visible et traduisible en chiffres.

John est médecin, et c'est là, *peut-être* – bien entendu je ne le dirai jamais à âme qui vive mais après tout ceci n'est que du papier mort et l'écrire soulage mon esprit –, la raison pour laquelle mon état ne s'améliore en rien.

Il ne croit pas que je suis malade, vous comprenez.

Alors que peut-on faire ?

Si un médecin de haut niveau, votre propre mari qui plus est, se porte garant auprès des amis et des membres de la famille que vous n'avez vraiment rien – tout juste une simple dépression passagère, un léger penchant à l'hystérie – que peut-on faire ?

Mon frère est médecin, lui aussi, d'un haut niveau également, et il dit la même chose.

Alors je fais mes séjours ici, je prends mes phosphates ou phosphites – c'est l'un ou l'autre –, mes fortifiants, du grand air, de l'exercice, mais il m'est absolument interdit de travailler jusqu'à ce que je sois guérie.

Personnellement, je n'approuve pas leurs idées.

Personnellement, je crois qu'un travail intéressant, qui procurerait un changement et qui me stimulerait, me ferait du bien.

Mais que peut-on faire ?

Malgré eux, j'ai quand même réussi à écrire pendant quelque temps, mais il est vrai que cela m'épuise d'avoir à le faire si sournoisement, quand je n'ai pas à me heurter à leur pesante opposition.

Parfois, j'imagine que dans ma condition, si j'étais moins contrariée, si je rencontrais une stimulation plus grande... Mais John me dit que le pire est de réfléchir à mon état, et j'avoue que je me sens toujours mal dès que j'y pense.

Alors j'y renonce, et je vais parler de la maison.

Un domaine vraiment magnifique ! Tout à fait isolé, à l'écart de la route, à bien trois milles du village, qui me fait penser à ces demeures anglaises dont on parle dans les livres, car il y a des haies, des murets, des portails qui ferment avec des verrous et tout un lot de petites maisons indépendantes destinées aux jardiniers et domestiques.

Le jardin est *merveilleux* ! Je n'ai jamais vu un jardin pareil – touffu, spacieux, plein de chemins bordés de buis avec des tonnelles à l'ombre desquelles s'asseoir sous les vignes.

Il existait des serres autrefois mais elles se sont effondrées.

Je crois qu'il y a eu des ennuis juridiques concernant la succession et, de toute façon, le domaine est resté à l'abandon pendant des années.

Voilà qui rend dérisoire mon obsession des fantômes, j'en ai peur ! Mais peu importe, quelque chose d'étrange hante cette maison – oui, je le sens.

Je l'ai même dit à John un soir de clair de lune, mais il m'a répliqué que ce que je sentais n'était qu'un *courant d'air* et il a fermé la fenêtre.

Parfois, je me mets en colère contre John de manière excessive. Je n'ai jamais été aussi vulnérable qu'à présent. Cela doit être à cause de mon état nerveux.

Mais John me dit que si je me laisse aller, je vais cesser de me contrôler, aussi je me donne du mal pour me dominer, devant lui

tout au moins, et cela me cause une fatigue immense.

Je n'aime pas du tout notre chambre. Celle que je voulais était au rez-de-chaussée et donnait au-dehors ; elle avait une fenêtre encadrée de roses avec des rideaux ravissants en chintz – mais John n'a pas voulu en entendre parler.

Il dit que cette chambre-là n'a qu'une seule fenêtre ; qu'il n'y a pas la place pour deux lits, ni d'autre chambre adjacente disponible – pour lui.

Il est très attentif, très tendre, et me laisse à peine bouger sans me donner ses instructions.

Tout est prévu dans mon emploi du temps pour chaque heure du jour ; il me décharge de tout souci, aussi je me sens d'une basse ingratitude de ne pas lui être plus reconnaissante.

Il dit que si nous sommes ici, c'est uniquement à cause de moi, pour que je me repose complètement et que je respire tout le bon air possible :

– Ton activité dépend de tes forces, ma chérie, dit-il, manger dépend de ton appétit – mais le bon air, tu peux en respirer sans cesse.

Aussi avons-nous pris la chambre d'enfants qui se trouve tout en haut de la maison.

C'est une grande pièce aérée, trouée de fenêtres, qui occupe la quasi totalité de l'étage, pénétrée de soleil.

Avant d'être une chambre d'enfants, elle servait de salle de jeux, j'en suis sûre, car les fenêtres sont grillagées comme pour des petits et des agrès sont scellés dans le mur avec d'autres instruments. Puis elle a dû servir de salle d'étude pour garçons, à en juger par l'état de la peinture et du papier. Ce papier est arraché par lambeaux autour de la tête du lit, aussi loin que je peux étendre le bras, tout comme il est arraché en face, au bas du mur. Je n'ai jamais vu un papier plus laid de ma vie.

Son motif est vulgaire et voyant – une véritable injure à tout sens artistique.

Il est suffisamment monotone pour brouiller la vue, mais assez précis pour constamment provoquer une curiosité irritée. Quand vous en suivez les courbes incertaines pendant un petit moment, voilà qu'elles se suicident tout à coup et que, plongeant à des angles absurdes, elles se détruisent de façon chaotique.

La couleur en est repoussante, presque révoltante – un jaune sale qui fermente, étrangement fané par la lumière tournante du coucher de soleil.

Une couleur d'un orangé assourdi par endroits – et d'une teinte sulfureuse et maldive à d'autres.

Pas étonnant que les enfants l'aient pris en horreur! Moi-même, je me mettrais à le haïr si je devais rester ici longtemps.

Mais voilà John. Je dois cacher cette feuille de papier. Il ne supporte pas de me voir écrire le moindre mot.

Voici deux semaines que nous sommes installés et, depuis ce premier jour, je n'ai plus jamais éprouvé l'envie d'écrire.

Maintenant, je suis assise près de la fenêtre, en haut, dans cette atroce chambre d'enfants et plus rien ne m'empêche d'écrire autant que je le veux, si ce n'est que je manque de forces.

John s'absente toute la journée et même parfois la nuit, lorsqu'il est appelé pour des cas très graves.

Je suis contente : mon cas ne l'est pas. Mais j'ai des troubles nerveux terriblement déprimants.

John ignore combien je souffre. Il est persuadé que je n'ai aucune *raison* de souffrir et cela lui suffit.

Bien sûr, il ne s'agit que de nervosité. C'est un tel poids pour moi de ne pouvoir accomplir aucun de mes devoirs !

Je voulais tellement être une aide véritable pour John, un réconfort et un repos, et me voici déjà devenue une sorte de fardeau.

Personne ne pourrait croire quel effort c'est d'accomplir le peu dont je sois capable : m'habiller, recevoir, commander des choses.

C'est une chance que Mary sache si bien s'occuper du bébé – ce cher bébé ! Il m'est impossible de m'en occuper moi-même, cela me rend trop nerveuse.

Je suppose que John n'a jamais été nerveux de sa vie. Il se moque tant de moi au sujet de ce papier peint !

Au début, il avait l'intention de retapisser la chambre, mais ensuite il m'a dit que je me laissais obnubiler par ce papier jaune,